L'apport de l'archéologie préventive dans la recherche des vestiges du judaïsme : l'exemple des pratiques funéraires

Philippe Blanchard, Patrice Georges et Daniel Parent

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/archeopages/722>

DOI : 10.4000/archeopages.722

ISSN : 2269-9872

Éditeur

INRAP - Institut national de recherches archéologiques préventives

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2012

Pagination : 173-180

ISSN : 1622-8545

Référence électronique

Philippe Blanchard, Patrice Georges et Daniel Parent, « L'apport de l'archéologie préventive dans la recherche des vestiges du judaïsme : l'exemple des pratiques funéraires », *Archéopages* [En ligne], Hors-série 3 | 2012, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 24 février 2023. URL : <http://journals.openedition.org/archeopages/722> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archeopages.722>

L'apport de l'archéologie préventive dans la recherche des vestiges du judaïsme : l'exemple des pratiques funéraires

Philippe Blanchard

Inrap, UMR 5199 « De la Préhistoire à l'Actuel : Culture, Environnement et Anthropologie »

Patrice Georges

Inrap, UMR 5199 « De la Préhistoire à l'Actuel : Culture, Environnement et Anthropologie »

Daniel Parent

Inrap

Si aujourd'hui, notamment depuis un colloque récent sur l'état de la question en Europe (Salmona, Sigal, 2011), l'apport de l'Inrap, dans la continuité de l'Afan, n'est plus à démontrer, la rencontre des archéologues modernes avec les vestiges du judaïsme avait pourtant (très) mal commencé¹ avec la découverte accidentelle d'un bâtiment juif dans le palais de justice de Rouen, au mois d'août 1976. Récemment, on doit à Max Polonovski d'en avoir relaté les détails, rappelé le contexte sans oublier les différentes polémiques et les derniers rebondissements (Polonovski, 2011)². Nous n'y reviendrons pas, mais celle-ci met en exergue un des problèmes relatif à l'archéologie des vestiges du judaïsme, à savoir la nature essentiellement urbaine des communautés juives du Moyen Âge, là où l'archéologie (préventive, mais même programmée) a du mal à s'imposer³.

Les archéologues face aux vestiges du judaïsme.

« La manière fortuite dont fut découvert cet édifice médiéval, écrit Max Polonovski, le niveau inexistant de l'archéologie régionale, qui ne pouvait à l'époque tenir tête à une administration des Monuments Historiques elle-même incapable de comprendre l'intérêt d'une fouille scientifique, la méconnaissance de l'histoire de la présence juive à l'époque médiévale, sont les principaux facteurs qui ne pouvait manquer de créer un terrain favorable au développement des conflits » (Polonovski, 2011, p. 35). En effet, l'essentiel des connaissances sur les communautés juives, avec les travaux de Bernhard Blumenkranz (1980) ou de Gérard Nahon (1986), était livresque et ces problématiques sont restées ignorées de la plupart des travaux des historiens⁴. Il semble que l'archéologie du judaïsme a plus bénéficié de l'essor

de l'archéologie préventive que du développement de l'archéologie médiévale, à partir des années 1980. L'archéologie des vestiges du judaïsme est en effet absente du bilan récent sur les *Trente ans d'archéologie médiévale en France. Un bilan pour un avenir* (Chapelot, 2010). Les centres urbains n'étant pas épargnés par une politique de la ville entraînant destructions et restructurations permanentes, les vestiges archéologiques du judaïsme ne pouvaient être épargnés, d'autant plus que beaucoup de ces lieux n'avaient plus leur place dans la mémoire collective. « Le nombre de fouille (près de trois cents par an), écrit Paul Salmona, rendait en effet statistiquement inévitable la découverte de vestiges du judaïsme. Ce qui n'était pas perceptible dans le modeste volume d'activité archéologique de l'après-guerre constitue désormais un signal faible mais régulier dans la masse des données collectées depuis les années 1990 » (Salmona, 2011, p. 12).

Nous faisons bien évidemment nôtre ce bilan, l'une des forces de l'Inrap étant de couvrir tous les milieux sur l'ensemble du territoire national. Mais cette situation des archéologues de l'Inrap dans ce domaine de recherche ne s'explique pas seulement par un simple constat statistique, quand bien même ils ont indéniablement profité du contexte favorable à l'archéologie préventive. Hormis la problématique des pratiques funéraires, d'autant plus intéressante à développer qu'elle ne peut l'être qu'en parallèle à l'étude des cimetières chrétiens contemporains (en ce sens, il n'existe pas une archéologie juive), les études récentes d'archéologie préventive permettent d'appréhender l'ensemble des aspects de la vie quotidienne des communautés juives. Le positionnement de l'Inrap sur cette thématique de recherche est en premier lieu à mettre sur le compte d'archéologues aux compétences multiples, le plus souvent habitués à travailler avec d'autres partenaires institutionnels. Ainsi, aux côtés de fouilles archéologiques, trouve-t-on aussi, parmi les dernières recherches, des études d'archéologie du bâti. C'est ainsi le cas de Claude de Mecquenem (Inrap, UMR 8584 « Nouvelle Gallia Judaica »), avec la salle de prière de Lagny-sur-Marne (Huser, Mecquenem, 2009 ; Mecquenem, 2011), d'Astrid Huser (Inrap, UMR 5140 « Archéologie des sociétés méditerranéennes ») avec l'ensemble cultuel de Montpellier (Huser, Mecquenem, 2009) ou de Nathalie Molina (Inrap, UMR 6572 « Laboratoire d'archéologie médiévale méditerranéenne ») et Robert Thernot (Inrap, UMR 5140 « Archéologie des sociétés méditerranéennes »), qui ont procédé à l'étude d'archéologie du bâti de la *carrerria judaica* et de la « synagogue » de Trets (Molina, Thernot, 2011). Aussi, voire surtout, ces études ont été réalisées par des agents que rien ne prédisposait à étudier de tels vestiges, tant il est vrai que ce pan de la civilisation médiévale n'a pas pénétré le cursus classique de l'archéologie à l'université. L'absence de connaissances spécifiques quant aux vestiges archéologiques du judaïsme, en particulier du point de vue linguistique – ce qui a son importance pour certaines sources, dont les stèles funéraires – aurait donc pu apparaître comme un handicap.

1 Nous faisons bien évidemment abstraction des découvertes. À ce titre, l'exemple de la découverte, au XIX^e s., de sépultures juives à Paris, à l'angle du boulevard Saint-Michel et de la rue Pierre-Sarrazin, est éloquent puisqu'elle n'a suscité qu'intérêt et curiosité scientifiques (Polonovski, 2011, p. 39-40).
2 Surtout, de par ses fonctions (Conservateur en chef du patrimoine, chargé de mission pour le patrimoine juif au ministère de la Culture et de la Communication), il a accompagné et suivi

les travaux de l'archéologie préventive en ce domaine, dès son développement.

3 La question des tombes et des cimetières, avec les prescriptions religieuses, sera traitée ci-après.

4 Exceptions faites, au sein même de la communauté juive (mais pas uniquement), où de nombreuses publications et études historiques, notamment urbaines ont été menées. Consulter, en ce sens, la *Revue des Etudes Juives*, dans laquelle de nombreux travaux furent publiés.

- △ commune ayant abrité un cimetière juif
- ▲ vestiges d'un cimetière juif
- ◈ intervention archéologique sur un cimetière juif

[Fig. 1] Carte de répartition des cimetières juifs.

1. Agde	37. Haguenau	74. Orléans
2. Angoulême	38. Ille-sur-Tet	75. Paris
3. Aix-en-Provence	39. L'Isle-sur-Sorgue	76. Pernes-les-Fontaines
4. Apt	40. Lacoste	77. Perpignan
5. Arles	41. Lambesc	78. Pertuis
6. Auxerre	42. Lançon-Provence	79. Poitiers
7. Avignon	43. Laxou	80. Pont-de-Veyle
8. Bage	44. Lombard-les-Arlay	81. Provins
9. Bar-le-Duc	45. Lons-le-Saunier	82. Reims
10. Beaucaire	46. Loudun	83. La Réole
11. Bédarrides	47. Lunet	84. Rodez
12. Besançon	48. Lyon	85. Rosenwiller
13. Beziers	49. Macon	86. Rouen
14. Blois	50. Malaucène	87. Saint-Félix-de-Lodez
15. Bordeaux	51. Manosque	88. Saint-Igneuc
16. Bourges	52. Le Mans	89. Saint-Maximin-la-Sainte-Baume
17. Bracon	53. Mantes-la-Jolie	90. Saint-Pierre-le-Vieux
18. Bray-sur-Seine	54. Marseille	91. Saint-Rémy-de-Provence
19. Brie-Comte-Robert	55. Marvejols	92. Saint-Riquier
20. Buis-les-Baronnies	56. Mayenne	93. Salon-de-Provence
21. Caen	57. Meaux	94. Sens
22. Carcassonne	58. Metz	95. Serres
23. Carpentras	59. Millau	96. Serves-sur-Rhône
24. Cavaillon	60. Montbéliard	97. Soisson
25. Ceret	61. Montbozon	98. Strasbourg
26. Chabeuil	62. Montélimar	99. Tarascon
27. Châlon-sur-Saône	63. Monjezieu	100. Le Thor
28. Châlons-en-Champagne	64. Montpellier	101. Toulon
29. Châteauroux	65. Mont-sous-Vaudrey	102. Tours
30. Clermont-Ferrand	66. Nancy	103. Trets
31. Clermont-l'Hérault	67. Nantes	104. Trévoux
32. Colmar	68. Narbonne	105. Troyes
33. Dijon	69. Nice	106. Vienne
34. Draguignan	70. Nîmes	107. Villefort
35. Elne	71. Niort	108. Villeveyrac
36. Ennezat	72. Nyons	109. Viviers
	73. Orange	

Il n'en est rien, bien au contraire. Les sites ont en effet été appréhendés sans préjugés, au même titre que les sites archéologiques recelant d'autres types de vestiges. À ce titre, les vestiges de l'ancien ghetto de Metz, mis en évidence par Claire Decomps (Service de l'Inventaire régional de Lorraine) et Lonny Bourada (Inrap) (Decomps, Bourada, 2011) ou l'interrogation quant à la découverte d'une école talmudique à Orléans par Thierry Massat (Inrap) (Massat, 2011) sont le fruit d'une approche méthodique, raisonnée, les moyens engagés et les résultats obtenus répondant à une problématique prédéfinie. Elles ont généralement mis en œuvre différentes disciplines, permettant les comparaisons avec des sites contemporains.

Pour toutes ces raisons, on l'a vu, les archéologues de l'Inrap, aux côtés des spécialistes des autres institutions, ont indubitablement marqué le paysage de la recherche archéologique sur le judaïsme ces dernières années. C'est particulièrement vrai en ce qui concerne l'étude des pratiques funéraires et des cimetières juifs.

Documentation écrite et vestiges. Selon l'inventaire effectué par Gérard Nahon et l'équipe de la *Gallia Judaica*⁵ à partir de la documentation écrite (Blumenkrantz, 1980, p. 307-387 ; Nahon, 1980a, p. 73-94), un minimum de 109 localités françaises auraient possédé au moins un cimetière juif à la période médiévale [Fig. 1]. Les sources d'archives précisent que quelques-unes de ces localités, abritaient même plusieurs espaces funéraires ayant pu fonctionner de façon concomitante. Il semble que sur l'ensemble de ces lieux, moins d'une vingtaine aient livré des vestiges qui sont constitués essentiellement de stèles ou de dalles épigraphiées (Nahon, 1980a, p. 74 ; *id.*, 1980b). À notre connaissance, seuls trois cimetières juifs médiévaux ont fait l'objet d'interventions archéologiques préventives depuis ces 40 dernières années en France et celles-ci ont été partielles et très incomplètes.

Le « Champ des Juifs », situé immédiatement à l'extérieur de l'enceinte médiévale d'Ennezat, a fait l'objet de trois diagnostics, entre 1992 et 2003, représentant environ 10% de la surface totale (1 hectare). On peut distinguer trois types de structures : un groupe de sépultures, peu denses, dont 20 ont été fouillées, contenant des individus des deux sexes et d'âges variés : un immature, deux sujets d'environ 15 ans et des adultes (30 à 45 ans essentiellement). Les corps sont en *decubitus* dorsal ; les membres supérieurs sont généralement repliés sur le corps ; les inhumations sont pratiquées en cercueil ou en pleine terre avec ou sans linceul. Un autre ensemble de sépultures, très dense (140 fosses d'inhumation) a été repéré (pour un total estimé à 700, et une seule fouillée) ; et le site recèle enfin un ensemble de structures fossoyées non sépulcrales de dimensions diverses. Les fosses d'inhumations, bien que très proches, ne se recoupent pratiquement jamais (sauf dans un cas de tombe de « groupe »), reflétant un plan ordonné et probablement maîtrisé du cimetière. Elles sont orientées est-ouest. Le mobilier donne une datation centrée sur les XIII^e et XIV^e siècles.

Dans le cadre d'un projet immobilier en 1994, 5 sondages ont révélé un espace funéraire médiéval au nord de la cité épiscopale de Châlons-en-Champagne, dans un quartier en pleine expansion au XII^e s (Verbrugghe, 1994). Au moins 20 fosses sépulcrales ont été reconnues dans 3 sondages (environ 25 m²) ; 6 ont fait l'objet d'une fouille. Un sondage révéla 2 enfants et 1 (jeune ?) adulte ; une superposition a été observée dans un secteur dense comprenant des adultes en cercueil, dont un cloué. Les données historiques ont ensuite permis d'identifier cet espace organisé comme la partie nord du cimetière juif cité en 1261. Après la confiscation de leurs biens aux juifs, l'évêque leur loue en 1320 l'usage du cimetière, après en avoir obtenu la donation par le roi en 1314 ; en 1445, la parcelle est dite « le jardin des Juifs ».

En 1997, à Châteauroux, un projet d'immeuble résidentiel à l'emplacement de l'ancien cimetière juif médiéval a été précédé d'un diagnostic et a fait l'objet d'une fouille restreinte sur un espace de 12 m² uniquement (Blanchard, Georges, 2011, p. 301-313). Les restes osseux de 10 individus ont été retrouvés et ont pu faire l'objet d'une étude anthropologique. Cette dernière a mis en évidence que les défunts ne dépassaient pas l'âge de 8 ans et avaient tous été inhumés en cercueil de bois cloué. La présence exclusive d'immatures dans la partie sud de cette parcelle *extra muros* au Moyen Âge suggérait un très probable regroupement des enfants dans un espace qui leur était spécifiquement réservé. Une datation radiocarbone a permis de confirmer une utilisation dans la seconde moitié du XIII^e s.

Les données relatives aux cimetières juifs français sont donc extrêmement ténues d'un point de vue strictement archéologique. Heureusement, des sites funéraires de la communauté juive ont également été mis au jour récemment dans plusieurs pays européens. Ainsi, à York (Angleterre), 482 sépultures de l'ancien cimetière juif ont pu être fouillées dans les années 1980 et ont révélé une utilisation comprise entre la fin du XII^e et la fin du XIII^e s. (Lilley *et al.*, 1994). De la même façon à Prague, 382 fosses ont été identifiées pour un espace funéraire qui fonctionne, selon les textes, entre 1254 et 1478 (Wallisova, 2011). Enfin, c'est en Espagne que nous disposons du plus grand nombre de sites. En effet, outre la fouille de *Montjuich* à Barcelone, avec 171 tombes utilisées du XI^e s. à 1391 (Duran Sanpere, Vallicrosa, 1947), ce sont surtout les fouilles récentes des cimetières de Lucena (Riquelme Cantal, Botella Ortega, 2011), Tarrega (Colet *et al.* 2011), Tolède (Ruiz Taboada 2011) et Séville (Romo Salas *et al.* 2001) qui renouvellent considérablement nos données avec, respectivement, 346, 161, 107 et près de 300 structures funéraires mises au jour pour une période chronologique comprise entre la fin du X^e s. et le XV^e s.

Enjeux et problématique de recherche. La fouille de ces espaces funéraires propres à des communautés juives disséminées en Europe a permis de renouveler considérablement nos connaissances en raison du nombre de structures appréhendées et surtout des surfaces d'intervention beaucoup plus importantes

Fig.2] Vue de la sépulture multiple n° 164 avec son minimum de 25 individus et relative au pogrom de 1348 à Tarrega (Espagne).

que celles des fouilles ou diagnostics pratiqués en France. Ces nombreuses données offrent des perspectives de recherche intéressantes sur un axe peu exploité jusqu'à présent par les historiens et archéologues : celui des pratiques funéraires de ces communautés juives. Le principal intérêt d'une synthèse dans ce domaine se rapporte à l'observation des différences avec les cimetières et le rituel funéraire des chrétiens à la même époque. La mise en évidence de spécificités pour la sépulture d'un membre de la communauté hébraïque, sans évacuer la difficulté d'identification liée à une éventuelle volonté d'« intégration » durant certaines périodes, donnerait aux archéologues des indices pour l'identification et la caractérisation de ces espaces funéraires juifs. De la même façon, il serait intéressant d'étudier les éventuelles influences sur les pratiques funéraires, au sein même de la communauté juive, du rattachement à l'aire culturelle séfarade ou ashkénaze. La réalisation d'une première synthèse sur le rituel mis en place pour l'inhumation des juifs durant la période médiévale est un enjeu important pour déterminer si les pratiques funéraires répondent à des critères édictés strictement par les autorités rabbiniques et/ou le Talmud ou si, comme l'écrit Max Polonovski (2011, p. 38), comme toutes les normes, une adaptation aux coutumes locales a du être réalisée.

Localisation, topographie et environnement des cimetières juifs. Selon les nombreux exemples archéologiques, et en accord avec les sources textuelles, le cimetière juif possède une situation *extra-muros*. Cette position en périphérie de la ville médiévale ne trahit pas l'exclusion d'une communauté mais plutôt la recherche d'un terrain vierge de toute contamination, la notion de pureté étant essentielle dans le rituel funéraire juif. Dans plusieurs cas, il semble qu'une situation en altitude ait été recherchée comme pour les cimetières de *Montjuich* à Barcelone, de Tarrega ou de Lucena qui sont placés sur les versants d'une colline ou sur un promontoire.

La matérialisation des limites des espaces funéraires semble être un trait constant. Elle peut prendre la forme de fossés, de murs ou même de haies.

Des bâtiments semblent avoir parfois figurés au sein même des cimetières juifs et correspondraient soit à la maison du gardien, soit au bâtiment abritant le bain rituel, lieu nécessaire afin de préparer le corps des défunts avant l'inhumation. Ce type de vestiges pourrait avoir été reconnu sur le site d'Ennezat où deux grands creusements ont été identifiés et pourrait se rapporter à des bâtiments excavés ou semi-enterrés (Parent, 2011, p. 242) ayant pu accueillir cette fonction.

Pratiques funéraires dans les cimetières juifs à partir des données archéologiques. La préparation du corps après un décès est une phase qui, bien évidemment, reste très difficile à percevoir d'un point de vue archéologique. Toutefois, des restes de coiffe composée de galons dorés ont été mis en évidence dans plusieurs tombes du cimetière juif de Barcelone ainsi que dans une fosse de celui de Prague.

En revanche, le type de dépôt semble beaucoup mieux appréhendé lors des interventions archéologiques. Ainsi, l'inhumation en fosse individuelle semble être l'usage habituel bien que quelques sépultures multiples ont parfois été reconnues sur certains sites comme à Prague, York ou Tarrega [Fig.2]. Le mode d'inhumation a été, quant à lui, généralement bien identifié, avec trois types distincts : le cercueil de bois cloué (Barcelone, Tarrega, Séville, Ennezat, Châlons-en-Champagne, York et Prague), le creusement anthropomorphe avec couverture de bois ou de pierres (Lucena, Barcelone et Prague) et le surcreusement d'une niche latérale en fond de fosse avec une fermeture de dalles disposées de façon plus ou moins verticales (Barcelone et Lucena). Certains de ces types sont utilisés de façon majoritaire comme à York, où 90% des défunts ont été inhumés en cercueil de bois, mais d'autres sites, tel Lucena, ont révélé la présence de plusieurs modes qui pourraient coexister.

L'utilisation du linceul n'est pas systématique, mais la présence de quelques artefacts (épingles, chevilles en corne) pourrait s'y rapporter (Ennezat, York et Tarrega). Les orientations des fosses de sépultures ne semblent pas différer de celles observées traditionnellement dans les cimetières chrétiens. Elles sont majoritairement est-ouest mais un exemple de fosses approximativement nord-sud a aussi été observé (York). Dans l'ensemble⁶, les corps sont disposés en position allongée, sur le dos, membres inférieurs en extension et mains quasiment exclusivement en position basse c'est-à-dire le long du corps ou reposant sur le pubis, soit une disposition proche de celle des chrétiens qui adoptent toutefois beaucoup plus fréquemment des positions hautes (sur la poitrine).

Si l'ensemble des pratiques précédemment énoncées ne se distinguent que très peu de celles observées dans les cimetières chrétiens médiévaux, des différences plus nettes semblent se dessiner quant à la gestion de l'espace funéraire. En effet, les nombreux sites appréhendés par l'archéologie ont tous révélé une gestion et une rationalisation de l'espace sépulcral poussées à l'extrême. Les tombes sont généralement disposées en rangées (plus ou moins bien ordonnées) sur les sites d'Ennezat, de Barcelone, de Tolède, de Séville, de Tarrega, de York et de Prague. À Tolède on observe des regroupements de tombes au sein d'espaces architecturalement clos (Ruiz Taboada, 2011, p. 292).

Le recoupement entre les fosses reste extrêmement rare, voire inexistant (Ennezat, Châlons-en-Champagne, Tarrega, Tolède, Lucena, Barcelone, Séville, Prague), et c'est là une caractéristique majeure de distinction d'un cimetière juif d'un espace funéraire chrétien. À York, sur 482 fosses, les archéologues ont mis en évidence uniquement 25 cas de recoupement, dont huit ont entraîné des bouleversements pour les os. Toutefois, ce propos est à relativiser car il est très certainement lié aux longues périodes d'utilisation des sites chrétiens qui ont entraîné de fréquents recoupements de fosses et perturbé la lisibilité des éventuelles rangées.

⁶ Notamment Châlons-en-Champagne et Châteauroux mais aussi York.

⁷ Quelques exceptions ont toutefois été observées avec notamment des dalles « séfarades » à Mantes-la-Jolie (Yvelines) ou une stèle à Toulouse (Haute-Garonne) (Nahon, 1986, p. 18).

Enfin, la gestion du cimetière juif se caractérise par des espaces réservés à certaines catégories de la population. En effet, s'il ne semble pas y avoir d'organisation en fonction des sexes, les jeunes enfants sont en général rassemblés dans un même secteur. Ainsi, à York ou à Prague, les individus immatures sont regroupés majoritairement dans certaines parties avec toutefois quelques tombes d'adultes mais semble-t-il en proportion moindre qu'ailleurs (Wallisova, 2011, p. 282). À Ennezat, bien que seule une part minoritaire ait été fouillée, le diagnostic (2003) a montré une concentration de fosses de petites dimensions sur la périphérie sud du site, laissant supposer une spécialisation de l'espace au sein du cimetière.

L'absence de recoupement entre fosses sur ces sites suggère une signalisation systématique et un entretien régulier de ces marqueurs de surface durant toute la période d'utilisation du cimetière. Les exemples archéologiques sont assez fréquents et peuvent prendre différentes formes telles des stèles (Ennezat, Lucena, Prague), des piquets, poteaux ou tas de pierres (York), ou des pierres/dalles disposées horizontalement au sein du comblement (Lucena, Barcelone). Dans deux cas (Tolède, Séville), une maçonnerie voûtée a même été construite au-dessus du cercueil du défunt et le comblement de la fosse a été réalisé avec un sédiment différent ou épuré. Dans plusieurs cas, les archéologues ont pu mettre en évidence la présence de signalisation prenant la forme d'une série de pierres disposées sur la périphérie de la fosse en surface (Prague, Tolède).

Le mobilier archéologique au sein des fosses reste peu fréquent voire très rare (York), et correspond à du mobilier plutôt porté que déposé au sein de la fosse. Il s'agit, semble-t-il, de mobilier de parure ou lié à des pièces vestimentaires.

Perspectives de recherche. Ces premières interventions archéologiques européennes offrent d'intéressantes perspectives en termes de synthèse.

L'influence des aires culturelles ashkénaze et séfarade sur les pratiques funéraires n'a pas été clairement étudiée à partir des sites archéologiques. Ce travail reste à mener, notamment sur certains points tels la préparation du corps avec des pièces vestimentaires, dans un cas, ou, au contraire, leur absence et leur remplacement par un simple linceul. L'iconographie et les sources textuelles ne sont en effet pas très précises sur cet aspect de la question. De la même façon, la prédominance du cercueil comme mode d'inhumation (York, par exemple) est-elle liée à l'appartenance à une sphère culturelle ashkénaze ? Enfin, l'utilisation de stèles (verticales) semble propre au monde ashkénaze, à la différence des dalles (horizontales) qui relèveraient, elles, de pratiques plutôt séfarades⁷ (Nahon, 1986, p. 18) et cette tendance mériterait d'être confirmée à l'avenir lors de la fouille d'autres sites.

Depuis les propos d'Henri Galinié (1997, p. 190) sur la similarité entre tombes juives et chrétiennes, il semble que nous disposions désormais de plusieurs critères pour nuancer ce point de vue. En effet, si des points communs apparaissent (mode d'inhumation, disposition des corps, orientation),

il semble exister en revanche des différences comme, dans le cas du funéraire juif, la gestion rigoureuse du cimetière, le soin apporté au non-recoupement des fosses ou encore le regroupement d'une partie de la population selon des critères d'âge⁸. Ces premières tentatives de synthèse semblent suggérer que peu de différences existent à l'échelle de la tombe et que le degré d'analyse doit être plus large pour permettre d'observer des caractères propres à un cimetière juif. Ce constat peut sans doute être nuancé car deux points pourraient marquer des critères propres au sein même de la fosse. Ainsi, l'importante proportion de positions basses des mains des défunts constitue peut-être une caractéristique de sépulture juive par rapport à une tombe chrétienne⁹. Cette hypothèse mériterait d'être analysée avec des pourcentages établis sur des espaces funéraires chrétiens et juifs. Précisons, toutefois, que cette disposition des mains n'est peut-être pas liée à une pratique funéraire spécifique aux membres de la communauté juive, mais pourrait répondre à la fréquente utilisation du cercueil qui aurait induit des contraintes physiques au cadavre, comme le soulignait déjà Michaela Selmi Wallisova (2011, p. 276).

L'usage important du contenant de bois cloué comme mode d'inhumation est justement, selon nous, le second point qui pourrait permettre de caractériser une tombe juive. En effet, si le cercueil est bien utilisé chez les juifs comme chez les chrétiens, la chronologie de son usage semble très différente. Ainsi, l'emploi du cercueil est reconnu dans plusieurs cimetières juifs (York, Châteauroux...) dès les XII^e ou XIII^e s., alors que ce mode d'inhumation n'est attesté au plus tôt qu'à partir du XIV^e s. (et encore partiellement) dans les cimetières chrétiens (Boissavit-Camus *et al.*, 1996, p. 257-269 ; Collardelle *et al.*, 1996, p. 271-303). Comme pour la position des mains, ce critère d'utilisation précoce ne répond probablement pas à un rituel spécifiquement juif, mais plus certainement à des considérations pragmatiques comme le transport du corps sur de très longues distances¹⁰.

Pour toutes ces raisons, nous pensons qu'il est possible de caractériser un cimetière juif par rapport à un autre chrétien dans le cas de sites dont la chronologie est clairement établie et quand l'espace funéraire est appréhendé sur une surface

⁸ Ce qui existe chez les chrétiens à certaines périodes, mais pas de façon aussi rigoureuse.

⁹ Nous restons toutefois prudents face à cette proposition car, si cela se retrouve sur de nombreux sites, il n'en est rien par exemple à Ennezat sur un petit groupe excentré de l'espace funéraire principal qui permet d'émettre un doute sur l'appartenance de ces défunts à la communauté juive. De plus, un article de Gérard Nahon (1995, p. 235) et un mémoire de Gérard Abitbol (1982)

mentionnent des sources en hébreu préconisant une position haute des mains pour les défunts. Cette hypothèse mérite donc une étude approfondie car les sources textuelles semblent contredire les données de terrain.

¹⁰ À titre d'exemple, les juifs de la ville de Lincoln se faisaient inhumer dans l'espace funéraire de York, pourtant distant de 125 km en raison de l'absence de cimetière juif dans leur ville.

¹¹ Les fouilles de Prague, de Tarrega et, dans une moindre mesure, de York ont été interrompues prématurément (Polonovski, 2011, p. 39-40) suite aux manifestations de juifs extrémistes.

suffisante avec un nombre significatif de tombes. Ces hypothèses issues des quelques sites à notre disposition mériteraient d'être validées et confrontées à de nouveaux sites de références. Pour le moment, n'oublions pas que l'essentiel de l'identification repose sur la toponymie. Il faut donc également se garder d'une démarche purement tautologique pour forger les bases d'une identification typologique.

En tout état de cause, l'absence de critères distinctifs caractérisant les sépultures juives médiévales constitue en soi un aspect intéressant à partir du moment où elle est replacée dans son contexte. Elle peut éventuellement traduire un désir d'intégration plus ou moins soumis à des pressions discriminatoires et ainsi entamer un dialogue avec l'histoire de la période médiévale. En effet, l'histoire de la communauté juive en France s'intègre indéniablement dans celle, plus générale, du pays et, de plus, étant porteuse de singularités et de mouvements de rejet et d'exclusion, elle peut probablement apporter un éclairage nouveau sur cette société.

Malheureusement, la perspective de fouille sur des ensembles juifs (et pas uniquement funéraires) reste gravement compromise en raison de contraintes administratives ou religieuses. Ainsi, en 2 000, un projet immobilier a été annulé à l'emplacement de l'ancien cimetière juif médiéval situé à l'angle du boulevard Saint-Michel et de la rue Pierre Sarrazin à Paris au seul motif des risques de protestations des autorités religieuses juives (Polonovski, 2011, p. 40). De la même façon, certains services d'État ou de collectivités territoriales s'autocensurent dans la crainte des troubles, pressions ou difficultés qu'ils pourraient rencontrer avec ce type de vestiges. Il est vrai que la fouille des cimetières juifs demeure très mal perçue¹¹ par certaines fractions du judaïsme actuel qui souhaiteraient faire admettre la suprématie de la loi religieuse sur la loi du pays. Toutefois, il convient de nous réapproprier notre part d'histoire juive qui, comme le soulignait Max Polonovski, correspond à une partie de notre identité et de notre patrimoine culturel et relève alors de l'intérêt général et non du particularisme religieux. Ces pans, souvent méconnus, de notre passé, s'ils ont été de plus en plus abordés sous l'aspect historique grâce à l'équipe de la *Nouvelle Gallia Judaïca* depuis les années 1970, restent à développer d'un point de vue archéologique, notamment pour les pratiques funéraires juives. Ces dernières restent trop souvent absentes des principaux ouvrages de références (Alexandre-Bidon, Treffort, 1993 ; Prigent, Hunot, 1996 ; Alexandre-Bidon, 1998 ; Alduc le Bagousse, 2004 ; Crubézy *et al.*, 2007) ou dans des proportions tellement infimes (Basset, 1992 ; Collectif, 1998 ; Schnitzler, 2008) qu'elles n'apportent que peu de renseignements sur cette part pourtant significative de la société médiévale, et notamment urbaine.

Malgré ces débuts de prometteurs, des points restent dans l'ombre. Ainsi, si nous disposons désormais d'un certain nombre de références pour les cimetières juifs entre les XI^e et XV^e siècles, qu'en est-il de ceux du haut Moyen Âge ? Il n'existe en

effet, à notre connaissance, aucun site funéraire fouillé (ou plutôt identifié) pour ces communautés à cette période. Cette absence relève-t-elle du hasard, trahit-elle des pratiques différentes (inhumation en terrain privé, dans des jardins ou dans des cimetières à recrutement mixte avec des étrangers, des indigents, chrétiens ou juifs ?) ou révèle-t-elle une inefficacité de la toponymie pour localiser des sites funéraires de ces périodes ? Pourtant, la localisation de ces lieux d'inhumations du haut-Moyen Âge pourrait permettre de mieux comprendre l'évolution des pratiques funéraires ainsi que la diffusion du judaïsme à travers l'Europe et comme le soulignait Max Polonovski, seule l'archéologie est susceptible d'apporter des informations en ce sens (2011, p. 38).

Les archéologues de l'Inrap ont donc développé un axe de recherche particulièrement intéressant, parfois à partir de toutes petites interventions archéologiques (notamment en milieu funéraire) et à la différence d'autres sites européens couvrant des surfaces importantes. Ils ont montré leur persévérance (Blanchard, Georges, 2010) en développant la recherche essentiellement sur les pistes bibliographiques, iconographiques et en multipliant les contacts avec des collègues dans le reste de l'Europe ou au sein d'équipes de recherche sur notre territoire telle la *Nouvelle Gallia Judaïca*. L'objectif, tout au moins dans le domaine funéraire, est de parvenir prochainement à l'élaboration d'une synthèse à partir des différents sites archéologiques répartis en Europe et en utilisant les sources écrites et l'iconographie. Malgré le faible nombre de structures archéologiques, la France est intéressante pour appréhender les différences culturelles entre ashkénazes et séfarades dans les pratiques funéraires, puisque la limite de ces deux aires se fait sur notre territoire.

ABITBOL G., 1982 : « Usages et rites funéraires des juifs en Espagne médiévale d'après les Responsa et la recherche archéologique (xii^e-xiv^e s.) », Mémoire de l'EPHE, Paris.

ALDUC LE BAGOUSSE A. (DIR.), 2004 : *Inhumations et édifices religieux au Moyen Âge entre Loire-et-Seine*, Caen, Publications du Crahm, p. 121-158.

ALEXANDRE-BIDON D.-A. 1998 : *La Mort au Moyen Âge, XIII^e-XVI^e siècle*, Paris, Hachette.

ALEXANDRE-BIDON D.-A., TREFFORT C., 1993 : *À réveiller les morts, la mort au quotidien dans l'Occident médiéval*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.

BARNAVI E. (DIR.), 1992 : *Histoire universelle des juifs de la genèse à la fin du XX^e siècle*, Paris, Hachette.

BASSET S. (DIR.), 1992 : *Death in Towns. Urban Responses to the Dying and the Dead, 100-1600*, Londres, New York, Leicester University Press.

BLANCHARD PH, GEORGES P., 2010 : « Le cimetière juif de Châteauroux : informations historiques, résultats archéologiques et approche comparative », *Revue de l'académie du Centre*, p. 33-57.

BLANCHARD PH, GEORGES P., 2011 : « Le cimetière juif de Châteauroux redécouvert : apports de l'archéologie et confrontation des sources », in SALMONA P., SIGAL L., p. 301-313.

BLUMENKRANZ B. (DIR.), 1980 : *Art et archéologie des juifs en France Médiévale*, Toulouse, Privat, 390 p.

BOISSAVIT-CAMUS B., GALINIÉ H., LORANS É., PRIGENT D., ZADORA-RIO É., 1996 : « Chrono-typologie des tombes en Anjou-Poitou-Touraine », in GALINIÉ H., ZADORA-RIO É., p. 257-269.

CHAPELOT J. (ÉD.), 2010 : *Trente ans d'archéologie médiévale en France. Un bilan pour un avenir*, Caen, CRAHM.

COLET A., RUIZ VENTURA J., SAULA BIRANSO O., SUBIRA DE GALDACANO E., 2009 : « Les fosses communes de la necropolis medieval jueva de les Roquetes, Tarrega », *Urtx : Revista Cultural de l'Urgell*, p. 104-179.

COLET A., MUNTANÉ J. X., RUIZ J., SAULA O., SUBIRA DE GALDACANO E., 2011 : « Les fosses communes des Roquetes à Tàrraga », in SALMONA P., SIGAL L., p. 247-260.

- COLLARDELLE M., DÉMIANS D'ARCHIMBAUD G., RAYNAUD C., 1996 : « Typo-chronologie des sépultures du Bas-Empire à la fin du Moyen Âge dans le Sud-Est de la Gaule », in GALINIÉ H., ZADORA-RIO E., p. 271-303.
- COLLECTIF, 1998 : *La Mort et l'au-delà en France méridionale (XI^e-XV^e siècle)*, Paris, Privat (Cahiers de Fanjeaux, 33 ; coll. histoire religieuse du Languedoc au Moyen Âge).
- CRUBÉZY E., MASSET C., LORANS E., PERRIN E., TRANOY L., 2007 : *Archéologie funéraire*, Paris, Errance.
- DECOMPS C., BOURADA L., 2011 : « Des vestiges de l'ancien ghetto de Metz », in SALMONA P., SIGAL L., p. 177-190.
- DURAN SANPERE A., MILLÀS VALLICROSA Y.J.M., 1947 : « Una necropolis judaica en al Montjuich de Barcelona », *Sefarad*, 7, p. 231-259.
- GALINIÉ H., ZADORA-RIO E., 1996 : *Archéologie du cimetière chrétien, actes du 2^e colloque ARCHEA, Orléans, 29 septembre-1^{er} octobre 1994*, *Revue Archéologique du Centre de la France*, 11^e suppl., Tours.
- GALINIÉ H. 1997 : « Chronique d'archéologie urbaine, cimetières juifs », *Revue Archéologique du Centre de la France*, 36, p. 189-190.
- HUSER A., MECQUENEM C. de, 2009 : « Tsarfat et Provintzia, aspects des judaïsmes médiévaux européens. Les sites de Montpellier et Lagny-sur-Marne », *Archéopages*, 25, p. 26-33.
- LILLEY J.-M., STROUD G., BROTHWELL D.R., WILLIAMSON M.H., 1994 : *The jewish burial ground at Jewbury, The Archaeology of York*, 12/3, York.
- MASSAT TH., 2011 : « Une école talmudique rue de Bourgogne à Orléans ? », in SALMONA P., SIGAL L., p. 203-214.
- MECQUENEM C. DE, 2011 : « Une synagogue médiévale à Lagny-sur-Marne ? », in SALMONA P., SIGAL L., p. 191-202.
- MOLINA, N. THERNOT R., 2011 : « Une étude d'archéologie du bâti de la carreria judaica et de la 'synagogue' de Trets », in SALMONA P., SIGAL L., p. 129-140.
- NAHON G. 1980a : « les cimetières », in BLUMENKRANZ B. (DIR.), p. 73-94.
- NAHON G. 1980b : « L'épigraphie », in BLUMENKRANZ B. (DIR.), p. 95-132.
- NAHON G., 1986 : *Inscriptions hébraïques et juives de la France médiévale*, Paris, Les Belles Lettres.
- NAHON G., 1995 : « La position des bras des squelettes dans les tombes de Qoumrân et d'Ennezat (Puy de Dôme) », *Revue des Études Juives*, CLIV, fasc. 1-2, p. 227-238.
- PARENT D. 2011 : « Le champ des juifs à Ennezat », in SALMONA P., SIGAL L., p. 235-245.
- PAŘÍK A., HAMACKOVÁ V., CABANOVA D., KLIMENT P., 2003 : *Prague Jewish Cemetery*, Prague, Jewish museum, 132 p.
- POLONOVSKI M., 2011 : « L'archéologie juive en France et en Europe : enjeux et perspectives », in SALMONA P., SIGAL L., p. 31-50.
- PRIGENT D., HUNOT J.-Y., 1996 : *La Mort : voyage au pays des vivants, pratiques funéraires en Anjou*, Catalogue d'exposition, Angers, Association culturelle du département de Maine-et-Loire.
- RIQUELME CANTAL J.A., BOTELLA ORTEGA D., 2011 : « La nécropole médiévale de Lucena : contributions à l'archéologie juive en Séfarad », in SALMONA P., SIGAL L., p. 261-271.
- ROMO SALAS A., GARCIA VARGAS E., VARGAS JIMENEZ J.-M., GUIJO MAURI J.-M., 2001 : « Inhumaciones de grupos marginales en Sevilla. I. La minoria hebrea », *Archologia Medievale*, XXVIII, p. 373-381.
- RUIZ TABOADA A., 2011 : « La nécropole juive de Tolède : type, construction et distribution des tombes » in SALMONA P., SIGAL L., p. 287-300.
- SALMONA P., 2011 : « Introduction », in SALMONA P., SIGAL L., p. 11-27.
- SALMONA P., SIGAL L., 2011 : *L'archéologie du judaïsme en France et en Europe*, Paris, La Découverte, 358 p.
- SCHNITZLER B. (DIR.), 2008 : *Rites de la mort en Alsace de la Préhistoire à la fin du XX^e siècle*, Catalogue d'exposition, Musée archéologique, Strasbourg, 2008-2009, Strasbourg, Musées de la ville de Strasbourg.
- VERBRUGGE G., 1994 : *Un cimetière juif médiéval rue Saint-Joseph à Châlons-sur-Marne*, Rapport de diagnostic (Afan), Châlons-en-Champagne, SRA Champagne-Ardenne.
- WALLISOVA M., 2011 : « Le cimetière juif médiéval du quartier de Nové Mesto à Prague », in SALMONA P., SIGAL L., p. 273-285.

Des murs muets... aux stratifications maçonnées : derrière l'apparente homogénéité des maçonneries

Victorine Mataouchek
Inrap

Un des apports de l'archéologie préventive est certainement d'avoir contribué, par la multiplicité de ses opérations, au renouvellement des champs d'investigations archéologiques. Au gré du développement de l'archéologie médiévale, une de ces nouvelles problématiques fut sans conteste l'étude du « bâti civil et ordinaire, urbain et médiéval »

(Arlaud, Burnouf, 1993). On espérait que la ville médiévale ne serait ainsi plus abordée par ses seuls édifices monumentaux, mais par une approche non sélective du tissu urbain et de l'ensemble des vestiges architecturaux qui le composent.

De l'archéologie « du bâti » à l'archéologie « sur du bâti » : une mutation nécessaire. La démarche mise en œuvre pour ces études fut celle de l'archéologie communément appelée « du bâti ». La spécificité de cette méthode d'analyse a déjà été maintes fois présentée¹. Elle est reconnue comme une spécialité à part entière, ainsi que le rappelle E. Boucharlat pour qui, « bien plus que ses méthodes et ses outils, adaptés de l'archéologie sédimentaire, ce sont les enjeux scientifiques et patrimoniaux, ainsi que ses conditions d'exercice [...] qui justifient qu'on porte l'archéologie du bâti au rang de spécialité et ceux qui la pratiquent au rang de spécialistes »².

Mais, ces dernières années de pratique ont montré que le regard porté sur l'archéologie du bâti n'avait guère évolué. Dans les esprits d'un grand nombre, cette discipline reste cantonnée aux études d'élévations, le plus souvent médiévales. La raison tient en partie aux praticiens eux-mêmes qui, à force de vouloir que leur démarche soit distinguée, se sont retrouvés marginalisés par rapport à l'exercice courant de l'archéologie. On fait de l'archéologie du bâti, comme si cette démarche n'existait plus que pour elle-même. Pourtant, elle n'est qu'un moyen d'investigation et doit se concevoir dans le cadre d'approches pluridisciplinaires.

Devant ce risque de confondre la finalité et les moyens, il est donc apparu nécessaire de proposer un nouveau vocable qui serait celui de l'archéologie « sur du bâti » (Mataouchek, Mignot, 2009). Cette nuance va au-delà d'une pure sémantique : il n'y a pas une archéologie qui soit propre au bâti, mais juste une archéologie qui doit considérer la stratification des vestiges construits à l'instar de la sédimentation enfouie et au titre d'une archéologie globale. En revanche, il est vrai que cette lecture nécessite une formation et des compétences bien spécifiques.

Il ne peut donc être question de cantonner l'archéologie sur du bâti aux seules études d'élévations. Les maçonneries n'ont nul besoin de mesurer plusieurs mètres de haut pour être porteuses d'une stratification et riches d'informations archéologiques. L'application de cette démarche concerne tous types de vestiges architecturaux, qu'ils soient enfouis ou

¹ Voir notamment le dossier des *Nouvelles de l'archéologie* de 1993 sous la direction de C. Arlaud et J. Burnouf, la table ronde de Saint-Romain-en-Gal en 2001 (Parron-Kontis, Reveyron, 2005), le séminaire organisé par l'Institut national du Patrimoine en 2004, la table ronde de Montreuil organisée par l'Inrap CIF en octobre 2005 et le colloque de Liège en 2010.

² Boucharlat, 2002, citée dans Derieux, 2004.

³ Comme on a pu le démontrer au cours de la récente opération sur

la villa de Noyon (fouille 34 du Canal Seine Nord Europe), où l'analyse des échantillons de mortier issus du comblement de tranchées de récupération a permis d'affiner le phasage des constructions détruites.